LE ROMAN.

VI

Et si, dans notre siècle de matérialisme où l'or est le secret de toutes les jouissances sans morale, le romancier est heureux que la nature humaine soit faible ou mauvaise pour en tirer parti, profit et richesse?....

Il ne faut assurément pas voir dans l'homme un être absolument mauvais et destiné au mal, car la sainteté deviendrait alors trop difficile, et si l'homme avait été créé mauvais, il faudrait s'étonner qu'il fit autre chose que le mal inhérent à sa nature. L'homme n'est pas tout à fait un serpent à sonnettes ou une vipère.

Mais l'homme avec ses passions pour sonnettes, n'est pas un animal foncièrement bon, et si la femme vaut mieux que lui, bien qu'il en fasse l'excuse à sa méchanceté et à ses mauvaises actions, la femme pourtant est faible, faillible et non sans défauts. On sait en somme, qu'ils peuvent pécher l'un et l'autre. La nature les a créés vivants et sensibles, avec des désirs et des goûts, avec un peu de raison également, mais raison qui vient tardivement, après l'expérience et la faute, après la pomme hâtivement cueillie et croquée avec trop d'avidité.

En réalité, dans l'homme, depuis son origine ou sa naissance jusqu'à sa fin ou sa mort, il y a deux principes et comme deux natures, et ce n'est pas toujours la nature bonne qui est la plus forte ni le principe du bien qui triomphe toujours. Le contraire est plutôt vrai.

Ce qu'un philosophe nommait la *bête* dans l'homme est si vivant, et il est si difficile de tuer cette *bête*, même de l'adoucir et de la soumettre.

VI

Après tout, cette *bête*, parfaitement naturelle, qui règne dans l'enfant, qui même raisonne dans l'homme, qui le plus souvent l'emporte dans notre vie, à moins que nous nous élevions ou dessus de l'humanité par un effort d'héroïsme ou de vertu rare, n'est pas aussi horrible et aussi repoussante que son nom semble le dire. Ce qui plaît, ce qui tente, ce qui paraît agréable, lui convient. La résistance seule lui paraît un mal, et si la conscience elle-même, pas toujours bien éclairée et bien armée, veut résister et combattre, ce n'est pas toujours la conscience qui l'emporte. Disons même que la conscience, le plus souvent, s'accommode fort bien de la défaite. Ce n'est guère que lorsque l'homme s'est fait mal en obéissant à la *bête* qu'il se déclare bête lui-même et qu'il se corrige un jour quand il se corrige.

Oui, tel est l'homme, ou à-peu-près.

Et c'est là une concession que l'on peut faire à M. Emile Zola lui-même et à son naturalisme.

Voyons l'enfant *éducable* pourtant, comme nul n'en peut douter, pas même M. Zola.

L'enfant *qui veut la lune*, voulant à-peu-près tout, semble pourtant vouloir plutôt ce qui est mal que ce qu'est bien et il a comme une tendance naturelle à faire ce qui est contraire à la propreté. Il aime à jouer dans la boue et il en jette à la tête des autres. Qui donc lui apprend à jeter des pierres? Et quand il imite librement, selon son naturel ayant un peu ou beaucoup du singe, qui donc imite-t il de préférence, et lui faudra-t-il deux leçons pour qu'il apprenne le mal?

Alors....

Alors faut-il que la nourrice ou la mère laisse l'enfant se rouler dans un berceau qu'on ne nettoie pas ou porter à la bouche tout ce qui lui tombe sous la main?

Pour être naturel, tout objet n'est pas bon ou beau.

Et le romancier, sous exense qu'il ne s'éloigne point de la nature et que le *public*, a des goûts dépravés et singuliers, fait-il œuvre de moralité et d'esthétique en choisissant pour *genre*, n'en admettant peut-être pas un autre, celui des choses laides, des études malpropres et des exhibitions qui ne sentent pas bon?

N'y a-t-il dans le monde, dans l'homme, dans la femme et dans l'humanité, que ce que le soldat Cambronne jetait héroïquement à la tête des Anglais?

Et le cœur?

Que si la *bête* est dans l'homme, rarement belle et souvent formidable, et s'il faut même admettre qu'elle se trouve parfois dans la femme, il y a aussi l'*esprit* dans cet homme, et la femme, admirable dans son amour et sa maternité, dévouée et sublime dans l'héroïsme, s'élevant parfois d'autant plus haut qu'elle est tombée plus bas, au point de devenir avec Madeleine la plus belle et la plus touchante des saintes du christianisme divin, défend à son fils, romancier ou autre, de la traiter avec indignité et de la déshonorer à plaisir. Jésus se penchait vers elle, pleurait avec elle et la consolait.

Non, non, en vérité, la nature humaine, malgré ses passions et ses fautes, malgré la *bête* qui s'agite en elle, qui est son épreuve et qui peut être sa vertu, n'est pas aussi sordide et aussi odieuse que certains romanciers du genre naturaliste veulent le croire.

Le principe du mal, Ahriman, peut être dans l'homme, mais Ormuzd, le principe du bien, y est aussi.

VIII

C'est pourquoi le *naturalisme* des romanciers de ce nom n'est pas même vrai selon la nature elle-même, et leur *genre*, dans lequel n'existent point la sagesse et la moralité des contrastes, qui n'a que l'unité et la monotonie de la laideur, est faux. Il ne restera rien de ceux qui l'auront cultivé exclusivement, avec un amour étrange dans lequel il y a de la dépravation et comme du Sadisme.

Zola lui-même commence à le comprendre.

Ses sujets ne sont plus les mêmes, ses conceptions sont plus hautes, son style a plus de grandeur, et son genre, à son insu ou par sa volonté, sans doute parce que l'homme souffre dans une atmosphère peu respirable de beaucoup de miasmes et de peu de lumière, se transforme au point de faire croire à une conversion de saint Paul. Lui, le documentaire impassible, insensible ou indifférent, il s'indignera bientôt.

Zola qui écrivit l'*Assommoir*, *Nana*, et *Terre* ne trempe plus sa plume dans la même encre, et il sent, tout en se moquant un peu de la prude Académie, que l'œuvre d'art qui doit vivre est celle qui possède la force, la grandeur, la beauté et la moralité.

Car si l'œuvre, plus ou moins semblable à la statue de Nabuchodonosor, a la tête d'or du génie ou du talent, le cœur et les membres d'airain, les pieds de terre posés sur un sol de fange profonde, la tête d'or elle-même aura bientôt disparu avec le reste dans un ensevelissement peu glorieux de boue et d'oubli.

J. GENTIL.

LES PETITES COMEDIES

BELLE-MERE.

"Je ne dis pas, vous m'entendez bien, s'écria Jacques d'Amyanthes, que toutes les belles-mères aient le caractère insupportable d'un fantoche de vaudeville, se plaisant à transformer en réduction de l'enfer l'existence de leur gendre, ne puissent se défendre d'une rancune instinctive contre l'étranger qui pénétra soudain dans leur intimité, qui détourna vers lui le cœur ingénu de jeune fille dont la tendresse confiante les délectait et qu'elles protégeaient, qu'elles gardaient attentives, jalouses, ainsi qu'un jardin mystérieux ou sommeille un trésor. J'en rencontrai d'exquises qui avaient consenti à abdiquer avant l'âge où l'on doit disparaître, qui se chauffaient avec quiétude au bonheur de leurs enfants qui ne rêvaient que de devenir grand'mamans, qui paraissaient toujours être de trop au milieu de ces nouvelles et éperdues tendresses, de cette folie d'amour qui ne s'inquiète ni des pudeurs alarmées, ni des sourires d'autrui. J'en fréquentai de spirituelles qui réservaient leurs conseils pour les temps d'épreuve, de lassitude, d'angoisse où les mains sages rapprochent si doucement les mains méchantes et désunies, qui savaient se faire regretter, se faire vraiment aimer, qui s'ingéniaient à laisser dans le logis des traces de leurs passages, à deviner, à exaucer ces désirs qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même, qui vous retiennent immobiles, mélancolisés devant certaines choses. J'en ai connu de bienveillantes dont la belle humeur attirait les confidences, qui guérissaient les blessures au lieu de les envenimer, d'angéliques, de parfaites, mais hélas! les camarades qui les tirèrent à l'incertaine loterie du mariage furent plus chanceux que moi."

***

Il posa sa tasse de thé sur la table où le vent embaumé d'une odeur de roses louettait et courbait les flammes jaunes des bougies et continua de sa voix traînante: "Mme de Goléon a évidemment le droit de me considérer comme un intrus, de me traiter de Turc à More, de me haïr. Elle s'était accoutumée à croire que sa fille se laisserait manier, guider, ne lui opposerait aucune résistance, aurait une soumission de petite pensionnaire ignorante et timide la destinait à un cousin éloigné, campagnard qui vit avec des millions moins bien que quelque gros fermier normand. Et je tombai au milieu de ses projets ainsi qu'un moineau audacieux qui balaie des ailes et du bec une antique toile d'araignée, j'éveillai des échos, des rêves, de l'amour dans le cœur délicieux qu'elles s'imaginait insensible, docile, inerte, malléable comme de la cire molle, j'osai m'entêter, continuer le siège, revenir à la charge en dépit d'un premier refus, l'obséder, me poser en prétendant sérieux. Un homme, pensez donc, qui avait eu un conseil judiciaire, transformé la vie en fête perpétuelle, qui se divertissait à lancer des numéros inédits, à s'aventurer dans les foucades les plus bouffones, qu'on aurait dû ne plus recevoir nulle part un viveur sans principes—*c'est Mme de Goléon qui parle*—qui certainement tromperait sa femme au bout de huit jours! ô ces scènes d'hypocrite et fielleuse affliction, plus rudes à effronter que des crises de colère, cette lutte qui m'affolait, qui me décourageait, que j'eusse abandonnée à la fin si les chers yeux de lumière de celle que j'aimais ne m'eussent enhardi, ranimé, imprégné de nostalgiques espoirs! Vous savez le reste et que soutenu, défendu de tous côtés, je parvins a gagner la partie, à triompher de ces implacables résistances, à me marier selon mon désir, qu'il n'est pas de bonheur comparable au mien, que nous nous adorons, Henriette et moi, comme au premier soir où mes lèvres effleurèrent les siennes et peut-être même plus encore qu'en ces initiales griseries de tendresse, bien que Mme de Goléon eût empoisonné le consentement qu'on lui arrachait malgré elle d'ironiques prédictions, se fût exclamée; "Mariez-vous comme vous l'entendez, je m'en lave les mains, mais si vous le regrettez un jour, si vous êtes malheureuse, ne venez pas me demander de vous consoler!"

***

Jacques se tut un instant, puis la bouche élargie par un sourire gouailleur, reprit:

"Nous la supportions, nous affections de ne pas nous apercevoir de son amertume, de son dépit, de l'air étrange, soupçonneux, malveillant qu'elle avait durant ses brèves visites, et qu'elle interrogeait nos gens à la dérobée, qu'elle semblait toujours dissimuler quelque secret, surveiller, flairer quelque intrigue, guetter quelque prétexte pour troubler notre repos. Et Henriette me récompensait au centuple de mon indulgente patience, de ne pas me rebeller, de supporter ce joug odieux. Cependant, il y a huit jours, j'étais en train de lire une lettre de ce pauvre Marchessy qui est bravement parti pour le Transvaal à la recherche de nouvelles mines d'or et qui en reviendra peut-être millionnaire, lorsqu'on m'appela au téléphone.

— Allô, allô, est-ce à monsieur Jacques d'Amyranthe que je parle? soupira une voix de femme qui paraissait émue et très hésitante

Je répondis:

— A lui-même, madame!

— Oh! monsieur, que je suis heureuse de pouvoir enfin vous exprimer le sentiment.... Mais personne ne peut nous entendre, n'est-ce pas où nous épier?

—Personne, madame!

Quelle était cette aventure? Que me voulait-on? Malgré moi, j'avais hâte de l'apprendre.

— Allô, j'ai tant souffert depuis que vous vous êtes marié, je vous aime tant, Jacques!

— Mais, madame....

— Ne me dites rien, ne me repoussez pas, c'est une si grande joie pour ma pauvre âme de me sentir, même de si loin, en communication avec vos lèvres, avec votre pensée.... N'avez vous donc jamais remarqué ces yeux noirs qui cherchaient à attirer votre regard, qui mendiaient un peu de votre cœur!.... D'autres m'ont répété, me disant encore que je suis jolie, me harcèlent, me tentent, mais je me sens forte pour leur résister.... Je suis à vous, je ne veux être qu'à vous, mon Jacques.... J'oublierais tout, mon mari, le danger, les souffrances que m'apportera l'amour, tout, si vous me faisiez seulement un signe, si vous me tendiez votre bouche....

Mon inconnu s'échauffait, ne déguisait plus aussi bien sa voix et il me semblait en reconnaître l'accent, en avoir entendu déjà certaines inflexions. Je balbutiai, ne sachant que dire:

—Croyez, madame, que je suis flatté de la sympathie si vive que vous me témoignez, et je regrette....

—Allô! vous ne voudriez pas me faire mourir de chagrin et d'humiliation, me torturer, vous serez clément, vous m'épargnerez.... Jacques, mon Jacques adoré, je ne vous demande que de m'accorder un rendez-vous, fût-il de quelques minutes.... Vous me verrez, vous m'écouterez et j'ai la folie de croire que vous m'aimerez alors, non comme je vous aime, ce serait impossible, mais....

***

Cette fois, je ne doutais plus, j'étais certain que je causais avec Mme de Goléon comme si son visage maquillé se fût reflété sur la plaque vibrante de l'instrument et je corsai aussitôt la comédie:

—Allô! Accepterez-vous toutes mes conditions, ne me ferez-vous pas repentir de me lancer dans ce mystère?

— Vos volontés seront les miennes et je ne vivrai que par vous et pour vous, je vous le jure!

Ah! comment suis-je parvenu à ne pas éclater de rire!

— Allô! allô! m'entendez-vous bien, Jacques, Je serai domain, à deux heures, au coin de la rue de la Ferme, à Saint-James.

— C'est convenu, à deux heures, Saint-James, rue de la Ferme.

— A demain, je vous adore!

Et, le lendemain, Henriette, qui avait tenu à m'accompagner, qui se refusait à me croire, put constater que sa mère montait la garde sous les marronniers. Souriante, épanouie et appuyée à mon bras, s'étant approchée d'elle, murmura:

—Est-ce que nous vous avons fait attendre, maman?

Depuis lors, Mme de Goléon nous laissa la paix....

LONGS REGNES.

Lord Salisbury a prononcé dernièrement un discours au "Constitutionnal Club", de Londres.

Le premier ministre, faisant allusion aux fêtes du jubilé, a fait remarquer que plusieurs longs règnes avaient bien commencé, mais mal fini: tels ceux de Georges III, Louis XIV et Louis XV; il en est tout autrement du règne de Victoria, qui est encore plus brillant après soixante ans qu'à ses débuts.

Passant à la situation en Orient, lord Salisbury a déclaré que la cessation des hostilités ne diminue pas la gravité du problème à résoudre. Quant à la rétrocession de la Thessalie, il n'est pas possible aux puissance de permettre que des populations chrétiennes passent de nouveau aux mains du Sultan.

D'un autre côté, malgré les sympaties des puissances pour la Grèce, la politique du concert européen doit être guidée par les lois internationales, par la justice et les obligations que le droit des gens impose aux nations les unes envers les autres.

"Le but de tous les gouvernements doit être en définitive la paix de l'Europe, et le moyen, la sympathie mutuelle, l'union avec lesquelles elles doivent poursuivre ce but."

Lord Salisbury a désavoué fortement la conduite de cent membres du Parlement qui ont envoyé un télégramme au roi de Grèce. "Ceci est une honte pour le Parlement, ces députés sont responsables de tout le sang qui a été versé."

PENSEES.

Le pain que l'on mendie est amer à la bouche.

On pâlit de colère aussi bien que de crainte

On périt quelquefois par trop de formalité.

NAISSANCE DE RICHARD WAGNER.

Le 23 mai 1823, naquit à Leipzig un enfant destiné à faire une révolution dans le monde de l'art et à remplir la dernière partie de son siècle du bruit de son nom, c'était Richard Wagner. Volontaire, impétueux, indiscipliné, il écrit des drames à treize ans, de la musique à seize, devient chef d'orchestre aux théâtres de Wurtzbourg, Magdebourg, Kœnigsberg, Riga, et a déjà fait deux opéras quand il va à Paris à vingt-six ans. Avant 1848 il avait composé ses œuvres de "Rienzi," le "Hollandais," "Tannhœuser" et "Lohengrin." Il se jette alors dans le mouvement révolutionnaire de Dresde, est obligé de s'enfuir, se réfugie à Zurich, y commence sa trilogie de "l'anneau de Nibelung," compose "Tristan" et les "Maitres Chanteurs," retourne en 1861 à Paris où il assiste à la chute de son "Tannhœuser," et ballotté, discuté, honni par les uns, acclamé par les autres, il trouve enfin dans le roi Louis de Bavière une protection qui lui assure la calme et le repos, obtient de lui de faire construire à Bayreuth un théâtre spécialement approprié à ses vues artistiques, où se donne en 1876 la première représentation de "l'Anneau du Nibelungen," compose sa dernière œuvre qui est "Parsifal," et meurt en 1882 à l'âge de 69 ans.

Ses conceptions artistiques sont aujourd'hui triomphantes, on ne jure plus que par lui. Trop nourri de la musique de notre jeunesse pour comprendre et apprécier la sienne, on a demandé à un de ses admirateurs d'en dire son sentiment; le voici:

"Comme musicien Wagner n'est pas supérieur à Beethoven, comme poète, il ne l'est pas à Shakspeare, mais il présente cette caractéristique, unique peut-être dans l'histoire de l'art, de réunir en lui au plus haut point le génie dramatique. C'est donc une grosse erreur, commune d'ailleurs à beaucoup de bons esprit, de s'obstiner à ne considérer en lui que le musicien. Pour lui, en effet, la musique, comme la décoration, la machinerie et la mimique, n'est qu'un moyen d'expression destiné à rendre plus complète, plus intégrale l'action qu'il présente à nos yeux et a nos oreilles, mais cette action, si riches que soient les accessoires dont elle s'entoure, n'en reste pas moins le nœud central, le point essentiel auquel tout le reste doit se subordonner. Il est au surplus à remarquer que ce but grandiose n'a pas été atteinte par Wagner du premier coup, dans "Rienzi", par exemple, la part du poète est encore réduite au profit de celle du musicien; dans le "Hollandais" et dans "Tannhœuser," c'est au contraire le musicien qui cède la place au poète. Avec "Lohengrin" la fusion est presque réalisée, et ce n'est que dans ses dernières œuvres, à partir de "Tristan" et des "Maîtres Chanteurs," qu'elle s'affirme complète et puissante. Quant aux procédés de Wagner, il est inutile d'en parler, tout le monde sait aujourd'hui ce que c'est qu'un "leitmotive;" disons seulement qu'il convient de n'attribuer qu'une valeur absolument relative à ces procédés; la beauté du drame wagnérien ne provient pas du fait même qu'il les a employés, mais bien de la manière dont il s'en est servi; maniés par son génie, ils ont produit des œuvres admirables, et nous voyons tous les jours qu'en des mains inhabiles ils n'aboutissent qu'à de pâles et triste imitations.

"D'ailleurs, le plus beau titre de gloire de Wagner ne réside pas pour nous dans sa musique, nous le trouvons dans ce fait qu'il a été en cette fin de siècle, inconsciemment peut-être, mais à coup sûr, le porte-drapeau de l'idéalisme contre le naturalisme envahissant. Aux documents humain de M. Zola nous pouvons opposer le renoncement et le sacrifice de Sinta, d'Elisabeth et de Hans Sachs, l'anathème à l'or et la rédemption par l'amour de la Tétralogie, la vanité de l'amour humain de Lohengrin; pour défendre le Dieu du Calvaire des blasphèmes qui monte vers lui, nous le nimbons de la pourpre rayonnant du Graal, et si l'on ferme des chapelles, nous n'en voyons pas moins s'ouvrir paisible et souriante la mystique cathédrale du Montsalvat; "Parsifal" est pour nous l'acte de foi le plus complet qui soit sorti de la main d'un artiste, et quelques préventions que l'on puisse avoir à certains égards coutre l'œuvre de Wagner, il est juste de ne pas l'oublier."

Nous ne savons si ce jugement est juste, mais il mérite vraiment de l'être, c'est la première fois que nous lisons autre chose que des phrases d'admiration béate sur le maître allemand, et il nous explique peut-être, si le musicien chez Wagner n'est que le serviteur du poète dramatique, pourquoi sa musique, détachée du drame lui-même, nous a laissé tant de fois ennuyés ou indifférents.

Un ouvrage curieux.

On peut voir, depuis quelques jours, au musée enthnographique de Berlin, un ouvrage extrêmement curieux qui vient d'arriver de Chine en huit grandes caisses.

C'est le Larousse chinois, mais un Larousse avec des cartes et des images. Cette œuvre colossale ne comprend pas moins de 1,200 volumes. Elle a pour titre: *Ku-Kin Thu Shu-Tsi-Tscheng.*

Ku veut dire: autrefois; *Kin*, présent; *Thu*, cartes et tableaux; *Shu*, livres, et *Tsi-Tscheng*, collection. En un mot, c'est l'encyclopédie du Céleste-Empire, due à un mandarin du dix-huitème siècle, nommé Chiang-Thing-Hsi.

La première édition a paru à partir de 1736, mais à cent exemplaires seulement, qui ont été distribués à des princes chinois et à quelques instituts scientifiques. Aucun de ces exemplaires n'est venu en Europe. Pour pouvoir en fournir, on a dû faire une seconde édition, qu'on peut acheter, à Shanghaï, pour 1,500 francs. Ce qui n'est pas cher quand on pense que, d'après les calculs du professeur Horth, le texte comprend plus de 100 millions de signes.

Les Pauvres de Londres.

Le dîner des pauvres pendant les fêtes du jubilé.

Un banquet monstre sera offert aux pauvres de Londres pendant les fêtes du jubilé. Ce repas aura lieu le même jour à la même heure, probablement le 24 juin, à midi, dans tous les quartiers de la métropole. Il comprendra des personnes des deux sexes.

En plus de ce repas public, on fera, ce jour-là, dans tous les quartiers pauvres de Londres, d'abondantes distributions de vivres à domicile. On a calculé que plus de 200,000 indigents mangeraient ainsi gratis ce jour-là. Une maison de vins a offert, en cadeau, aux organisateurs du repas des pauvres, cinq pipes de vins d'Espagne à vider à la santé de la Reine. Mais le comité du banquet a décidé de ne pas faire servir de spiritueux au banquet, et ce cadeau a été "poliment refusé."

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

AU

Champ de Bataille

DE

WATERLOO.

Les journaux ont annoncé que le dernier (?) survivant de Waterloo, un vénérable vieillard de Cerisey (Yonne), nommé Victor Baillot, avait atteint sa cent quatrième année, le 9 avril, et, pour célébrer cet anniversaire, sa famille et ses amis lui avaient offert un banquet.

Voici, à ce propos, le récit d'une visite faite, en ces dernières années, au fameux champ de bataille belge.

***

Waterloo! nom lugubrement sonore, qui prit avec les événement une allure fatidigue et retentit dans le monde entier, comme un glas funèbre, pour marquer le terme de la grande épopée du siècle; — Waterloo! vaste et sanglant abîme où devaient s'effondrer, pour y terriblement finir, toutes les gloires napoléoniennes!....

Ce qui fut ce sépulcre immense, que tant de sangs différents arrosèrent, est maintenant une large et magnifique plaine au sol fertile, à la végetation luxuriante, admirable à contempler par une journée pleine de soleil.

Seul, le monticule géant,—élevé à la place où fut blessé le prince d'Orange et dominé par un lion superbe qui, tenant un boulet sous sa griffe, regarde du coté de la France,—détruit un peu l'harmonie de ce grand espace où l'air circule sans obstacle. Il ne fallut pas moins de trois ans, paraît-il, pour former cette montagne d'argile, en accumulant les terres qui bordaient ces ravins sinistres où vinrent tomber et furent si horriblement massacrés par les batteries anglaises les cavalliers de l'armée impériale, lancés en charge....

***

L'excursion au champ de bataille de Waterloo et des plus faciles à effectuer, quant au transport.

Partant de Bruxelles par la gare du Midi, vous descendez, trente-cinq minutes après, à la station de Braine-l'Alleud. De là, vous allez pédestrement, si vous le désirez, par un chemin de traverse, jusqu'au monticule du Lion, qui se dresse devant vous, à deux kilomètres environ, dominant tout le pays à la ronde.

Mais si vous préférez vous faire véhiculer, vous montez *dans* ou *sur* l'omnibus qui attend à la gare les touristes de toutes les nations et dont le toit est garni de confortables banquettes où grimpent, par une échelle, les dames comme les messieurs, et d'où l'œil embrasse aussitôt la plaine fameuse....

On trouve aussi, d'ailleurs, quelques voitures de louage, si l'on désire ne pas être troublé par les réflexions de compagnons de route bavards.

Dès qu'on quitte la gare commencent les curiosités de l'excursion.

En effet, le trajet est alors agrementé (?) par la course incessante d'une nuée de gamins qui poursuivent infatigablement les véhicules en demandant des sous aux voyageurs en faisant des culbutes par terre alternativement l'un l'autre. Cette manière d'acrobates courants... de grands chemins pensent, sans doute, ne point avoir ainsi tout à fait l'air de mendiants!

Arrivé au pied du monticule, ce sont mille autres quémandeurs qui vous assaillent, sous la multiple forme de guides, de marchands de photographies, de faux gardiens, qui tous prélèvent adroitement leur petit impôt sur chaque voyageur—contributions personnelles d'un genre particulier dont la Belgique n'a point le monopole, du reste, et qu'on doit payer en tous lieux célèbres qu'on visite, partout, à commencer par le beau pays de France, où, entre autres, les monuments soi disant publics sont comme l'apanage productif d'une foule de petits "fonctionnaires."

Quoi qu'il en soit, ce champ de bataille de Waterloo est à présent un champ d'exploitation humaine, et d'exploitation forcée! car bon gré, mal gré, vous devez donner aux uns et aux autres sous ou pièces blanches, ne serait-ce que pour vous débarasser à la fin de ces naturels qui s'attachent à nous comme la glu.

Vous dirigez-vous vers l'escalier *libre* et *public*, comptant plus de deux cents marches, qu'il faut gravir pour atteindre le petit plateau d'où plane le Lion?—Tout d'abord vous vous heurtez à un quidam à casquette galonnée de rouge (une simple ruse), lequel tient en sa main quelques pièces de monnaie (autre ruse!) et fait mine de vous arrêter au passage.

Instinctivement vous stoppez et portez la main à votre gousset simultanément: vous croyez que ce cerbère est un préposé de l'Etat, un gardien du monument qui a le droit de vous réclamer quelque chose pour ses "petits profits" et vous lui demandez naïvement: "Combien?"

—C'est à votre bonne volonté, répond l'indigène, redevenu humble déjà.

—Et si je ne vous donne rien? reprend parfois quelque touriste plaignant.

—Oh! c'est bien comme vous voudrez, mon bon monsieur, répond cette fois, d'un ton larmoyant, votre homme, chez qui le pur mendiant réapparaît.

Vous êtes bon, et vous donnez!

Puis, en haut des deux cents marches gravies, se précipitent devant vous, au risque de vous faire reculer et tomber en arrière, les marchandes de photographies, femmes et jeunes filles portant de pleins paniers, qui vous insèrent de force leur marchandise dans la main en vous marmottant, sur un mode pitoyable, et selon votre nationalité que vos involontaires mais légitimes exclamations leur révèlent: "Allons, monsieur, vous êtes un *riche* Français (ou Anglais, ou Allemand, etc.) faites marcher le commerce de pauvres *filles* comme nous."

Et là encore, attendri ou flatté, vous bourrez vos poches de photographies ou non, mais dans les deux cas, vous faites un nouvel appel à votre gousset—ce qui, au moins, vous fait faire place et vous permet d'avancer....

Et vous voilà alors dans l'étroit sentier à pic qui contourne le piédestal du Lion.

Croyez-vous bonnement que vous allez être enfin tranquille et que, votre plan de la bataille sous les yeux, vous allez pouvoir suivre intelligemment, en évoquant par la pensée le spectacle qu'elle dut offrir, toutes les phases de cette lutte suprême de 1815—absorbant un instant tout votre esprit dans le souvenir—à la fois triste et fier pour un Français—de ce carnage héroïque?

Nenni! tout autour de vous, dans le mince chemin où il vous faut déjà faire bien attention pour ne pas mettre le pied, à côté et rouler dans le vide—surgissent maints "guides, dont les voix discordantes glapissent à l'envi et qui, s'attachant à vous, vous heurtant sans cesse, vous obligent à écouter leur petit boniment!

Ces gens ont une façon sûre de s'imposer à l'infortuné touriste qu'ils harcèlent: contemplez-vous attentivement tel ou tel point de l'étendue qui s'offre à vos regards inquisiteurs? Soudain, éclatent à vos oreilles ces mots invariables: "Un joli point de vue, dis, monsieur?" Que vous répondiez: "oui", ou que vous méfiant, vous restiez prudemment muet et immobile, le "guide" commence alors à vous dérouler son petit chapelet,—qu'il vous faut absolument avaler — vous énumérant, avec une volubilité extraordinaire et dans son idiome franco flammand, quelques noms retenus, quelques faits appris par cœur à force de les répéter, accompagnant de temps à autres ses paroles d'un geste pour vous montrer un point quelconque "à l'ha-

---

entre des feuillages, et elle murmura:

— A quoi peuvent penser toutes les jeunes filles?

Mais Albarède secoua la tête.

— Suzane, madame!.... Pas moyen de lui tirer un mot, sauf qu'elle veut demeurer vieux garçon comme moi....Là! Tenez! C'est-ce que je vous disais!

Il avait saisi le bras de Geneviève, l'arrêtait.

— Pas la peine d'aller plus loin!

Ils étaint encore à une centaine de mètres de la clairière; mais une trouée dans les arbres leur permettait de voir entièrement.

C'était le moment où Agathe avait fait asseoir Maurice Plainval à côté de Suzanne et débitait son réquisitoire.

Et elle était impayable d'attitude.

— Elle leur raconte une histoire, dit Albarède, et une histoire gaie; car voilà les autres qui rient!

—Je vais avoir le regret de l'interrompre, déclara Geneviève!

— Oh! non, ne faites pas cela, madame.

Et Albarède eut un regard bien doux, bien suppliant.

— C'est si joli, madame, la jeunesse qui s'amuse, la jeunesse qui est gaie! je sens qu'ils ont, tous les trois, un moment exquis, au milieu de cette bonne forêt. N'allez pas les troubler!

A continuer.